



## Gide, Hellebois et le Bosphore

Misapouf

*Constantinople justifie toutes mes préventions et rejoint dans l'enfer de mon cœur Venise. Admire-t-on quelque architecture, quelque revêtement de mosquée, on apprend (et l'on s'en doutait) qu'elle est albanaise ou persane. Tout est venu ici, comme à Venise, plus qu'à Venise, à coups de force, à coups d'argent. Rien n'est jailli du sol ; rien d'autochtone ne se retrouve au-dessous de cette écume épaisse que fait le frottement et le heurt de tant de races, d'histoires, de croyances et de civilisations. Le costume turc est ce qu'on peut imaginer de plus laid ; et la race vraiment le mérite. Ô Corne d'Or, Bosphore, rive de Scutari, cyprès d'Eyoub ! Au plus beau paysage du monde je ne saurais prêter mon cœur, si je n'y puis aimer le peuple qui l'habite.*<sup>1</sup>

Gide écrivit-il ces lignes de méchante humeur – le déclenchement de la première guerre mondiale était imminent –, ne nous aimait-il pas, dirait-il des bêtises ? Je n'ai pas la réponse, mais je préfère me consoler en partageant avec la Sérénissime, l'irritation du grand homme. Celle-ci, à la différence de l'amour dont je parle tout le temps puisque j'écris d'abord pour les dames, n'est pas réciproque : les lacaniens (ou lacanoïdes quand leurs progrès en *Écrits* sont trop lents) d'Istanbul (le nom de notre belle ville a changé depuis son passage) l'aiment d'autant plus que leur maître très lointain, dont ils célèbrent eux-aussi les trente ans de sa disparition, lui a consacré un texte célèbre *Jeunesse de Gide* auquel ils n'ont rien compris pendant longtemps. Les choses ont commencé à changer dans les années 1990 quand la revue *La Cause freudienne* – le numéro 25, datant de 1993 – a eu le bon goût de publier un article de JAM (que je n'ai pas encore rencontré, mais auquel j'ai enfin osé téléphoner – quand j'aurai fini *Vie de Lacan* !, m'a-t-il répondu – *pfff* !) – qui éclairait considérablement le labyrinthe. Lors de cette sensationnelle rentrée lacanienne, surprise !, voilà que surgit comme un poisson volant dans le soleil d'été, un *Lacan lecteur de Gide* signé d'un illustre inconnu (de nous) Philippe Hellebois – mais préfacé par J.-A. Miller.

L'auteur a adopté une position singulière, celle de considérer que tout le mérite revient à JAM, dont il se veut l'élève, et dont il n'avait plus qu'à servir le génie. Laissons-le à sa modestie coquette, et disons plutôt qu'il a transformé le nœud compliqué formé par Gide, Lacan et Miller en une manière d'album où peuvent se promener les amateurs. Il n'a pas cherché de cervelles fraîches, mais seulement à arranger (comprenez ce terme comme vous voulez) celles qui étaient déjà là. Il n'a pas poursuivi l'originalité, mais l'a obtenue, et laisse finalement le lecteur dans la faim renouvelée de Lacan. Un seul regret, le livre est tellement agréable que l'on regrette d'en avoir achevé la lecture. Dieu sait que c'est rare – même en psychanalyse ! –, mais c'est sans doute parce que l'ouvrage est court. N'est-ce par Barthes qui disait à JAM lors de la parution des *Cahiers pour l'analyse* : « Ta revue est mince, c'est bien, on la lira ! »

---

<sup>1</sup> Gide A., « La marche turque », *Journal I*, 1887-1925, 5 mai 1914.

Gide s'y révèle pour ce qu'il est, le dernier des grands classiques français, un maître du signifiant, c'est-à-dire un écrivain de l'objet. Il témoigne d'ailleurs du fait que le second est la condition du premier – c'est l'objet qui fait le style, et non les jolies tournures. Comme le dit JAM dans sa formidable Préface : « Conformément à la logique la plus intime au discours analytique, il y a un cœur de la littérature, un noyau (*Kern*) de l'être littéraire, et qui n'est pas littérature, mais *lituraterre* – l'illisible, le *pas-à-lire*, le signe devenu déchet, comme papier imprimé servant à emballer le poisson ».

Gide est toujours celui dont on parle parce qu'il avait le sens de l'objet. Celui-ci prit, comme on sait, la forme de la correspondance qu'il échangea depuis son adolescence avec Madeleine, sa femme, et ce fut un véritable fétiche puisqu'il s'en servait, sans trop le savoir, pour colmater, boucher le désir de l'Autre. Gide ne s'en tint pas là, il sut aussi déloger cet objet de l'autre où il prospérait comme cause du désir, pour l'inclure dans son style même. Pensons notamment aux *Caves du Vatican* dont on ne voit pas assez le rôle qu'y jouent les puces, cancrelats et autres punaises qui donnent au style de Gide une aura infernale. Lecture – démangeaisons, et vous voilà guéri du catholicisme ! Claudel, d'ailleurs, ne supporta plus Gide après *Les Caves*.

Que dire alors de ce petit livre extraordinaire – dont Ph. Hellebois, hélas, ne parle pas – qu'est *La Séquestrée de Poitiers*, et à laquelle Barthes se réfère abondamment dans l'un de ses derniers cours<sup>2</sup>, et plus récemment Catherine Millot<sup>3</sup>. C'est un véritable récit clinique, un modèle du genre, où l'on voit Gide s'emparer d'un fait divers qui défraya la chronique des années 1900, pour en restituer la logique interne. Mélanie est retrouvée par la police – alertée par une courageuse lettre anonyme –, enfermée dans sa chambre qu'elle n'a plus quittée depuis vingt ans, quand elle rompit une idylle commencée : nue, amaigrie (vingt-cinq kilos), d'une saleté indescriptible, couverte d'excréments. Une bonne s'en est occupée longtemps efficacement, pour être remplacée à sa mort par des plus jeunes qui se débrouillèrent comme elles purent. La mère surveillait tout cela férocement, et ne surviva pas plus de quinze jours à l'irruption de la police. Il y a encore un frère, que Gide nous campe en lamentable coprophage. « L'excrément est vraiment l'origine (symbolique) du parfum. », note finement Barthes (p. 169), ce qui explique par là même pourquoi Lacan n'a pas intégré l'odeur dans ses objets *a* : parce qu'il est assimilé à l'objet anal ! Dommage !

Gide clinicien ? N'exagérons rien, mais quand même – Hellebois démontre d'ailleurs avec Lacan à quel point son célèbre *Corydon*, constituait un étonnant aperçu de la théorie freudienne de la libido.

Bises aux dames, et bonne lecture !

---

<sup>2</sup> *Comment vivre ensemble*, Paris, Seuil, 2002.

<sup>3</sup> Millot C., *O Solitude*, Paris, Gallimard, 2011.

